

## Fouilles d'Argos. B. Les établissements préhistoriques de l'Aspis

Wilhelm Vollgraff

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Vollgraff Wilhelm. Fouilles d'Argos. B. Les établissements préhistoriques de l'Aspis. In: Bulletin de correspondance hellénique. Volume 30, 1906. pp. 5-45;

doi : 10.3406/bch.1906.3270

[http://www.persee.fr/doc/bch\\_0007-4217\\_1906\\_num\\_30\\_1\\_3270](http://www.persee.fr/doc/bch_0007-4217_1906_num_30_1_3270)

---

Document généré le 17/05/2016

## FOUILLES D'ARGOS (1)

### B

#### Les établissements préhistoriques de l'Aspis.

Des deux hauteurs qui bornent la ville d'Argos, à l'ouest et au nord, l'Aspis paraît avoir été la plus propre à servir de siège à un établissement primitif. L'expérience a montré que les centres de la plus ancienne civilisation, tant sur le continent grec que dans les îles de la mer Égée, se rencontrent rarement sur les rochers escarpés où les Grecs bâtirent plus tard leurs acropoles, mais bien plutôt sur des mamelons d'accès facile, situés au centre ou dans le voisinage des plaines fertiles. Pour qui connaît Argos, il saute aux yeux que l'Aspis remplissait admirablement les conditions requises pour attirer les premiers habitants du pays. Aussi n'est-il pas surprenant qu'avertis par la découverte successive de places fortes mycéniennes le long du bord oriental de la plaine argienne, quelques savants aient désigné *à priori*, dans la partie occidentale de cette même plaine, l'Aspis, et non la Larissa, comme la résidence probable des premiers maîtres de la région (2). Il faut dire tout de suite que les dernières fouilles ont confirmé leur attente: elles ont mis au jour, sur la croupe de l'Aspis, les restes d'une petite ville fortifiée, qui est même antérieure à l'époque mycénienne. Toutefois, il faut se garder de tirer de cette découverte prévue des conclusions d'une portée trop étendue. En effet, si nous avons constaté que l'Aspis était habitée dès la plus haute antiquité, il ne suit

(1) Voir *BCH*, XXVIII (1904), p. 361 et suiv.

(2) Wilamowitz, *Herakles*, I<sup>2</sup>, p. 17, n. 34; Kophiniotis, *Ἱστορία τοῦ Ἀργεῖος*, p. 47.

pas nécessairement de là que la Larissa ne le fût point. Il semble même que les habitants de l'Aspis (qui avaient apparemment à redouter des incursions à main armée, puisqu'ils s'étaient abrités derrière un solide rempart) n'eussent pu assurer leur sécurité qu'en occupant aussi la haute citadelle voisine. Argos, de tout temps, n'a été qu'à celui qui possédait les deux hauteurs dont elle est dominée. Les fouilles de la Larissa révéleront peut-être un jour des traces de cette même civilisation primitive, dont les débris, conservés sur le mamelon voisin, forment le sujet de notre étude. A vrai dire, jusqu'à présent, les tranchées ouvertes dans la cour du château vénitien n'ont rien fait

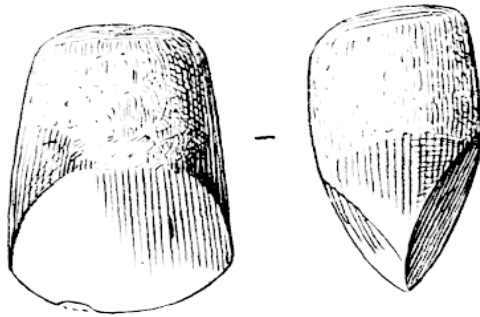


Fig. 1.

connaître de plus ancien que l'époque géométrique. Mais, en revanche, on a trouvé une hache en diorite (fig. 1), à mi-hauteur du versant oriental de la Larissa. Voilà donc un objet provenant, à n'en pas douter, du sommet du rocher

— car le versant est abrupt —

et contemporain, selon toute apparence, des instruments en pierre polie trouvés dans les maisons préhistoriques de l'Aspis. Pour des preuves plus amples, force nous est d'attendre l'exploration définitive de la Larissa. Elle nous éclairera peut-être aussi sur une autre question, connexe à celle que nous venons de signaler. Le problème est le suivant. La découverte de la nécropole située dans le ravin qui sépare l'Aspis et la Larissa, prouve bien qu'Argos était habitée à l'époque mycénienne. Mais où sont les restes des habitations contemporaines des tombeaux que nous avons retrouvés? On n'en a pas aperçu de traces sur l'Aspis; et, de plus, il faut remarquer que, parmi les innombrables fragments de poterie que nous y avons recueillis, il y avait à peine une demi-douzaine de débris mycéniens. En conséquence, il semble qu'on soit autorisé à croire

que la ville mycénienne était ailleurs; car, bien que nos fouilles ne soient pas achevées, on ne voit guère comment, sur le sommet de l'Aspis, la ville aurait pu échapper au réseau serré de nos tranchées. Il est vrai qu'on est libre de supposer qu'elle occupait, sur le flanc sud-ouest, l'espace assez vaste où nous avons découvert le temple d'Apollon Pythien. En ce cas, elle eût dû forcément disparaître tout entière, puisque les fondations des édifices postérieurs sont taillées à même le roc. Cependant, il va de soi que la question de savoir si la ville mycénienne ou, tout au moins, le palais du seigneur du lieu, se trouvait au sommet de la Larissa, ne peut être tranchée dès à présent par la négative.

Au point le plus élevé de la croupe de l'Aspis se dresse aujourd'hui la petite église du Prophète Élie. Si nous prenons ce point comme centre, les restes de la ville prémycénienne se trouveront enfermés dans un cercle dont le rayon ne dépassera pas 120 mètres. Le terrain qu'occupait la ville préhistorique, et, plus tard, la deuxième citadelle d'Argos était couvert d'une mince couche de terre, qu'on a parfois ensemencée, mais sans la remuer bien profondément. Le roc affleure partout alentour.

Le plan des fouilles de l'Aspis et la description des constructions préhistoriques seront publiés ultérieurement.

Le mobilier des maisons préhistoriques se compose exclusivement d'ustensiles de ménage, parmi lesquels les produits de la céramique occupent nécessairement la première place. Dans la description de la poterie, qu'on lira ci-après, nous n'avons pas visé à être absolument complet: la fouille n'étant pas terminée, le tableau général des formes des vases, si nous l'avions voulu dresser dès maintenant, n'eût pu être définitif. Nous nous sommes donc borné à faire dessiner (1) ou photographier quelques

(1) Les dessins reproduits dans cet article sont de la main de M.

exemplaires des principaux types céramiques. Mais un fait qui nous a toujours frappé, en maniant les tessons par milliers lorsqu'ils sortaient de terre, c'est que la céramique de l'Aspis ne connaît qu'un nombre assez restreint de formes et de motifs ornementaux. Aussi serions-nous fort étonné, si les terrains non encore explorés se trouvaient renfermer une quantité considérable de vases différents de ceux qui seront décrits ici.

Les vases de l'Aspis peuvent se diviser en sept classes, d'après le caractère de leur technique et de leur décor extérieur. Comme la plupart des trouvailles ne consistent qu'en fragments assez menus, les formes des vases ne sont pas toujours assez apparentes pour servir de principe de division. Le mode de classement que nous avons adopté paraît donc le seul pratique. Nous indiquerons immédiatement, pour chaque type céramique, les analogies les plus frappantes, en réservant pour la fin la discussion des questions de date et d'origine.

I. — Nous rangeons dans une première classe des vases en terre, de couleur claire, brune ou rouge-brune, sans aucun décor peint ni incisé, et sans engobe d'aucune sorte. Parmi



Fig. 2. — Diam., 0m.11.

eux il y a, en premier lieu, de lourds pots de terre impure destinés aux usages domestiques. Il est à remarquer que la surface externe de la vaisselle même la plus grossière, à moins qu'il ne s'agisse de marmites noircies et rongées par la flamme du foyer, montre toujours un certain poli: elle paraît avoir été lissée à l'aide de polissoirs en

pierre. Citons comme exemple un vase à boire (fig. 2), à

Halvor Bagge; la plupart des objets sont représentés à la moitié de leur grandeur réelle,

grosse anse verticale, horizontalement percée, dans laquelle on insérait sans doute le pouce, quand on prenait le vase. La grande masse des poteries de ce genre est façonnée à la main. L'usage du tour était cependant familier aux potiers de l'Aspis; il faut même dire qu'à l'exception de la vaisselle tout à fait grossière, presque tous leurs vases paraissent avoir été montés sur le tour. Ce n'est pas qu'on observe, en les examinant à l'intérieur, ces cercles saillants qui attestent à l'évidence l'emploi du tour: s'il y a des cercles visibles, ils sont faiblement marqués, et, le plus souvent, on n'en distingue pas, peut-être, à la vérité, parce qu'on s'est appliqué à les faire disparaître. Mais, nous croyons qu'il était impossible de fabriquer une poterie si précise dans ses formes, si ferme dans ses contours, à rebords si nets et si développés, sans faire usage du tour. Là-dessus, on ne peut que s'en rapporter au jugement des gens du métier. Il est d'ailleurs vraisemblable qu'on se servait d'un tour auquel la main seule donnait l'impulsion requise. Le vase à deux grandes anses plates (fig. 3),

qui a été trouvé avec le précédent, est de ceux qui ont été montés sur le tour. Trois vases de terre-cuite (façonnés à la main) et un vase d'or de forme pareille ont été trouvés dans le IV<sup>ème</sup> tombeau royal de Mycènes (1). La même forme

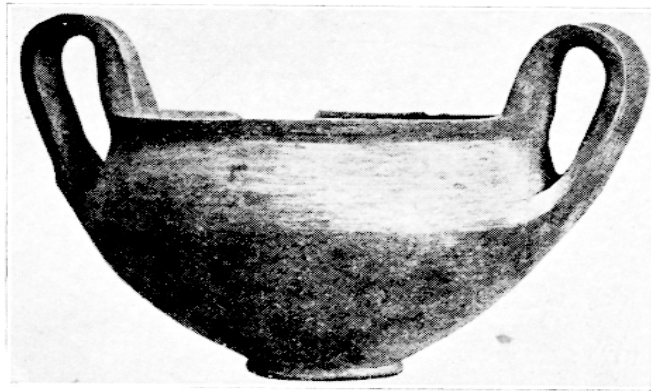


Fig. 3. — Diam., 0m.12.

se rencontre aussi fréquemment à Troie dans la IV<sup>ème</sup>, et, plus particulièrement, dans la VI<sup>ème</sup> couche (2).

(1) Schliemann, *Mykenae*, fig. 349 et 339.

(2) Dörpfeld, *Troja und Ilion*, fig. 200; Beilage 35, IX. Schliemann, *Ilios*, p. 600 et suiv.; p. 663 et suiv.

Signalons à part un fragment unique en son genre sur l'Aspis (fig. 4): on y reconnaît l'anse et une partie de l'em-

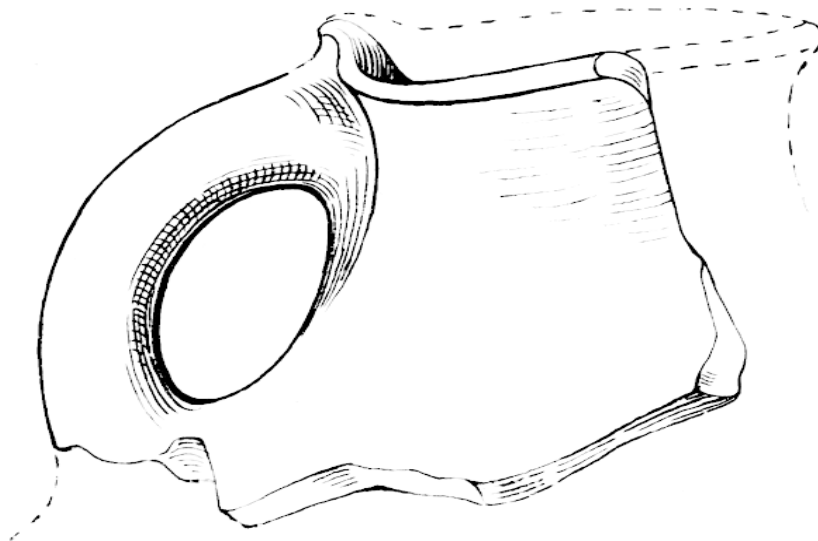


Fig. 4.

bouchure d'une grande oinochoé. Quelques vases sont ornés, sur le haut de la panse, de pastillages imitant des têtes de rivets (fig. 5).

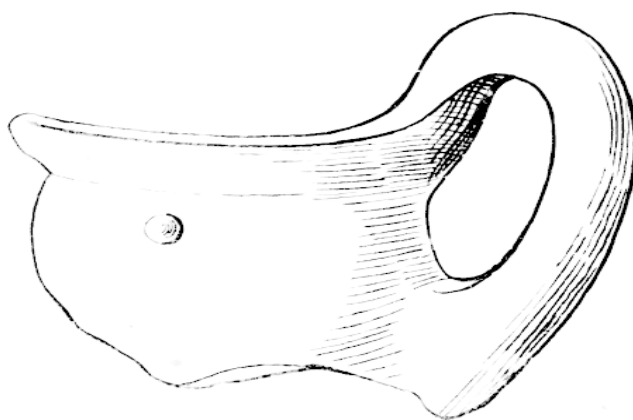


Fig. 5.

En effet, dans les vases métalliques, l'emploi des rivets à cette place devait être fréquent, si, comme c'est le cas pour certains vases d'or de Mycènes, on formait la panse du vase d'une seule feuille de métal incurvée. Nous aurons à signaler plus loin un

autre exemple de l'imitation, sur les vases en terre, des rivets de leurs prototypes en métal. On n'ignore pas que la même particularité a été notée à Troie. D'autres pastillages figurent des mamelons plus ou moins pointus (fig. 6 et 7). Un pithos, dépourvu de décor, qu'on a trouvé à-

demie enfoui au-dessous du mur d'une maison, contenait le squelette d'un très jeune enfant (1).

II.—Les vases noirs qui constituent la II<sup>e</sup> classe offrent un type nettement accusé et uniforme. Ce sont des



Fig. 6.



Fig. 7.

exemplaires du plus beau *bucchero nero* préhistorique. La terre, rouge ou grise, dont ils sont faits, a pris, à la surface, par l'effet d'une fumigation lente, un ton noir intense auquel on a donné un luisant admirable au moyen d'un polissage mécanique. Le plus souvent, ce traitement a été appliqué à la surface entière du vase; mais il n'est pas rare de trouver des fragments noircis et polis seulement du côté extérieur. Par la technique, le *bucchero* d'Argos rappelle celui de la première ville de Troie (2) et de Yortân Kelembo, ainsi que, d'une façon générale, celui d'Europe, répandu depuis la Crète et l'Espagne jusque dans les pays situés au nord des Alpes. Le *bucchero* de la première ville de Troie est façonné à la main (3); au contraire, dans les vases noirs d'Argos, l'usage constant du tour est manifeste.

(1) Tsoundas, *Εφημ. ἀρχ.* 1898, p. 210.

(2) Schliemann, *Ilîos*, p. 249.

(3) Dörpfeld, *Troja und Ilion*, p. 241.



On sait que le VI<sup>ème</sup> tombeau royal de Mycènes contenait aussi un vase de bucchero (1), et que le bucchero incisé est



Fig. 8.

représenté dans les tombes préhistoriques d'Aphidna (2). A l'exception d'un vase muni d'une anse cylindrique (fig. 8), toutes les poteries en bucchero trouvées à Argos sont des jattes à fond plat et à haut rebord. La fig. 9 en montre une, telle qu'on a pu la reconstituer sur le papier d'après les débris subsistants. Les fig. 10 et 11 représentent quelques fragments assez grands pour laisser reconnaître

la forme du vase entier. Le rebord, qui est nu dans le petit vase de la fig. 11, est généralement creusé de trois cannelures horizontales à arêtes vives, signe de l'influence de la technique des vases en métal. On comparera, sous ce rapport, un vase d'or trouvé dans le IV<sup>ème</sup> tombeau royal de Mycènes (3). Des vases de facture différente, mais surmontés de rebords de même sorte, se rencontrent aussi dans la VI<sup>ème</sup> couche de Troie (4). Le nombre trois n'est d'ailleurs pas de règle absolue pour ces cannelures. Ajoutons que la cannelure du haut est parfois plus large que les autres et striée de lignes horizontales incisées, groupées deux à deux. Quelquefois enfin, il arrive que les cannelures s'étendent jusque sur le rebord intérieur. La panse est ornée de lignes incisées, groupées par deux ou trois, formant des zigzags, des guirlandes ou d'autres dessins linéaires (fig. 12): ce genre de décor, commun aux vases de bucchero de tous les pays, trahit l'imitation de la gravure des vases en bronze. On n'a jamais remarqué de traces de substance blanche dans le creux des lignes incisées, comme

(1) Furtwängler et Löschke, *Mykenische Vasen*, pl. XLIV, 3, p. 54.

(2) Wide, *Athen. Mitth.*, 1896, p. 397.

(3) Schliemann, *Mykenae*, fig. 340.

(4) *Troja und Ilion*, p. 290.



Fig. 9.

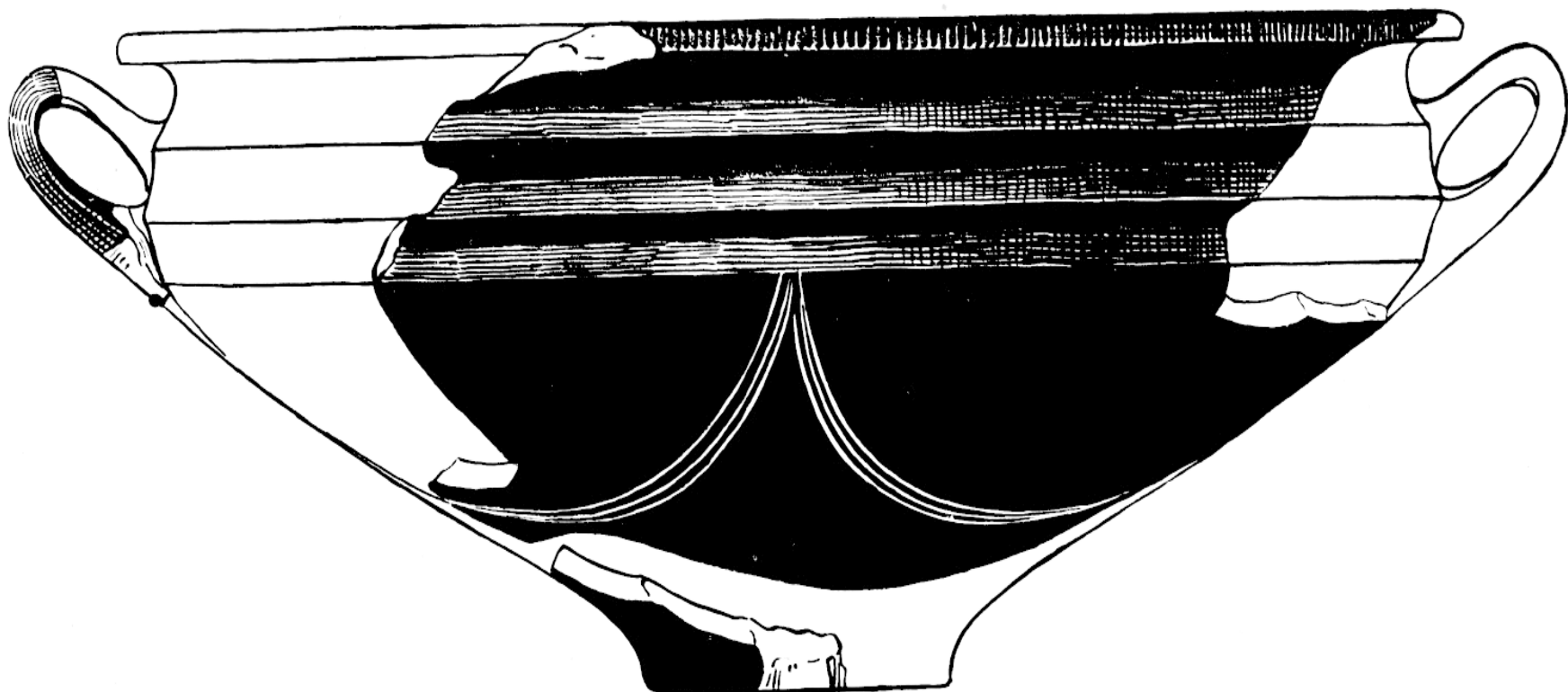


Fig. 10.

ç'a été la pratique ailleurs, par imitation de la vaisselle incrustée. Les anses, petites, plates, d'une forme visible-

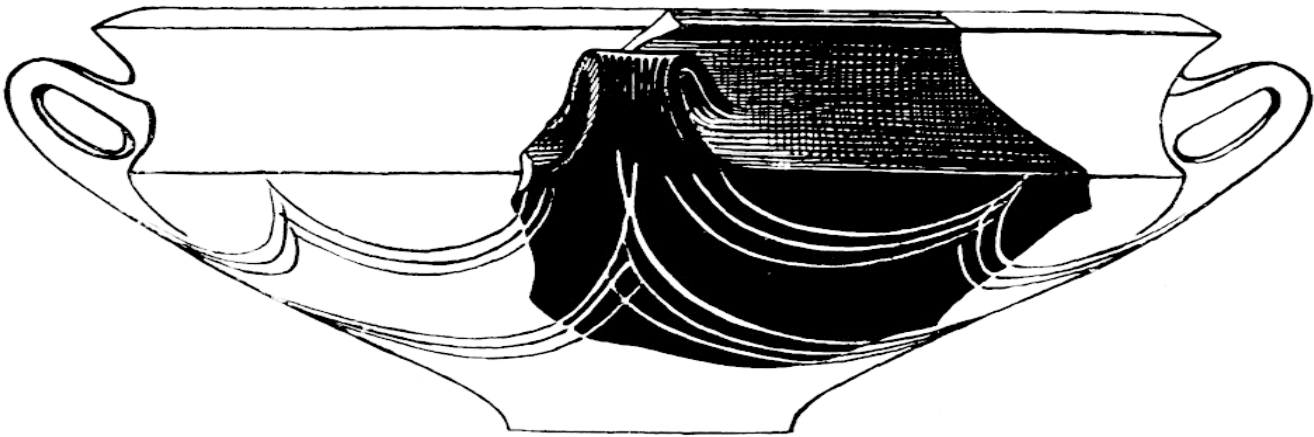


Fig. 11.

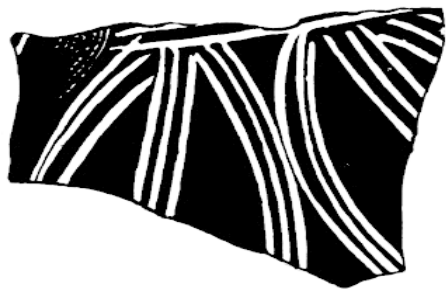


Fig. 12.

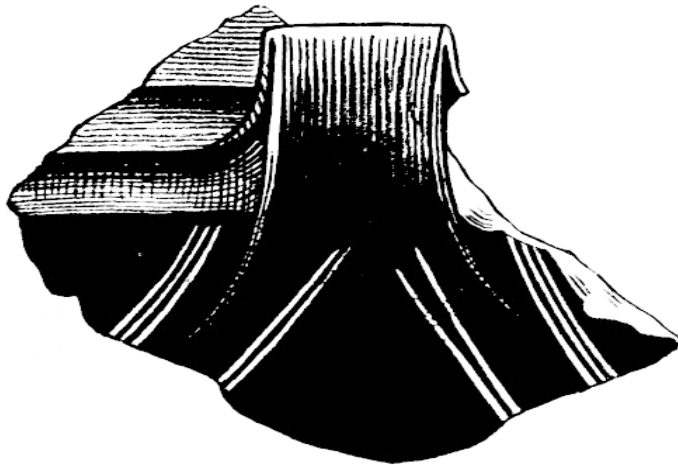


Fig. 13.

ment empruntée aux vases métalliques (fig. 13), sont attachées sous le rebord, au nombre de deux au moins. Dans le dessin de la fig. 11, on a donné au vase quatre anses, pour indiquer la possibilité d'un nombre d'anses supérieur à deux : mais la forme ainsi obtenue ne paraît pas très satisfaisante. Le diamètre du fond varie de 0<sup>m</sup>.037 à 0<sup>m</sup>.09. Ce fond est quelquefois orné, à l'extérieur, d'un qua-

drilatère incisé (fig. 14). L'épaisseur des parois va, dans ces vases noirs, de 0<sup>m</sup>.002 à 0<sup>m</sup>.0085. Des fragments, dont la

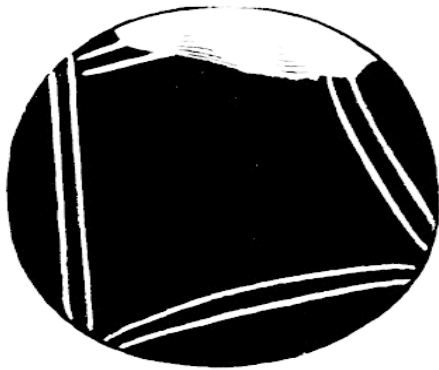


Fig. 14.

forme et la facture sont semblables, ont été trouvés à Mycènes (1). On a remarqué qu'ils y étaient beaucoup moins abondants que les débris de poterie mycénienne à couleur lustrée; mais on a négligé de noter, au moment des fouilles, à quelle profondeur ceux-ci se rencontraient par rapport à ceux-là. Nous ne savons si les frag-

ments de vases noirs lustrés, sommairement décrits dans la publication récente des fouilles de Mélos (2), sont ou non de même sorte.

A côté du bucchero poli, on trouve aussi sur l'Aspis des fragments, d'ailleurs peu nombreux, de poterie noire fumigée sans glaçure.

III. — La poterie de la III<sup>e</sup> classe est d'un type aussi nettement caractérisé que celle de la II<sup>e</sup>. Sans engobe et sans décor peint d'aucune sorte, elle est d'un gris uni; mais ce gris offre toute une gamme de nuances, depuis le gris argenté jusqu'au gris foncé tirant sur le brun. Le poli de

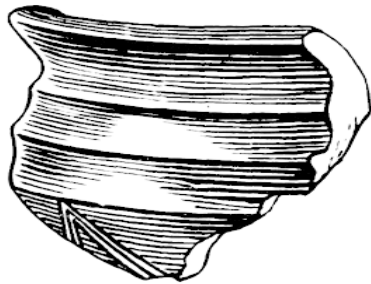


Fig. 15.

surface ne le cède en rien à celui des plus beaux spécimens du bucchero. Cette poterie grise affecte surtout deux formes. On rencontre, d'abord, des vases dont le profil est le même que celui des vases de bucchero décrits plus haut: témoin le fragment de rebord cannelé que nous reproduisons ici (fig. 15). Le diamètre,

mesuré au fond, varie de 0<sup>m</sup>.036 à 0<sup>m</sup>.07. En second lieu, on a trouvé de petites coupes à boire, à deux anses

(1) Furtwängler et Löschke, *Myk. Vas.*, p. 54 (b).

(2) *Excavat. at Phylakopi*, p. 154.

longues et plates (fig. 16 et 17). La forme générale de ces

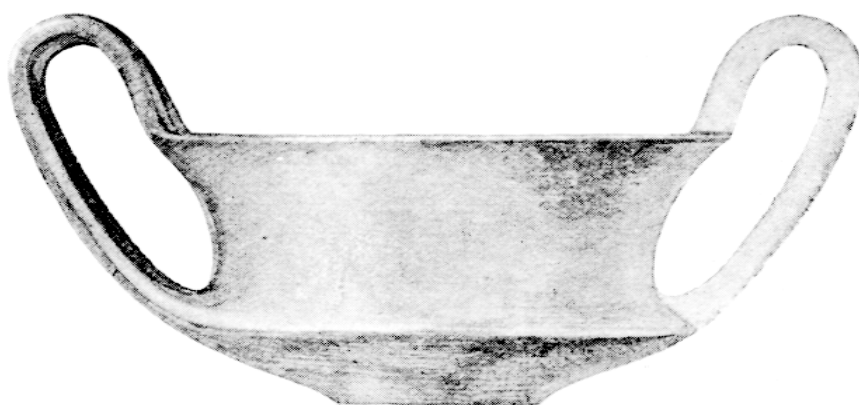


Fig. 16.

coupes, et, en particulier, celle de leurs anses (fig. 18) trahit clairement leur origine, dérivée des vases métalliques. D'autres fragments, moins nombreux, appartiennent à des vases de formes différentes (fig. 19-21). On a trouvé aussi un fragment de pithos, décoré de larges stries circulaires, ainsi qu'un débris unique d'une coupe montée sur un pied haut et massif, telle qu'il y en avait beaucoup à Mycènes (1). Un pied de vase en bucchero, de forme semblable, a été retiré par Schliemann du I<sup>er</sup> tombeau royal (2). L'épaisseur des parois des vases gris varie entre 0<sup>m</sup>.004 et 0<sup>m</sup>.011. Si nous interrogeons les fouilles préhistoriques dont les résultats ont été scientifiquement publiés, nous constatons que cette poterie grise s'est rencontrée



Fig. 17.

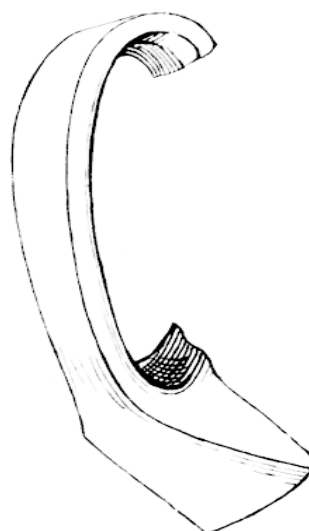


Fig. 18.

(1) Furtwängler et Löschcke, *Ouvrage cité*, p. 51 (c). (À part ce fragment, la poterie de l'Aspis ne comprend pas de vases à pied).

(2) Schliemann, *Mykenae*, fig. 230.

à Mycènes et à Aphidna (1), concurremment avec le bucchero, ainsi qu'à Éleusis (2) et à Mélos (3). Elle était donc répandue sur une grande étendue géographique, probablement sur la Grèce entière. Pour elle, plus que pour toute autre, la question du ou des centres de fabrication se pose d'abord, vu que, pour la façonner, il semble qu'on se soit servi d'une espèce particulière de terre ou de roche pulvérisée, susceptible de prendre à la cuisson les beaux tons gris, ainsi que la remarquable consistance qui la caractérisent. La même question ne se pose pas avec autant d'urgence pour les autres genres de poterie préhis-



Fig. 19.

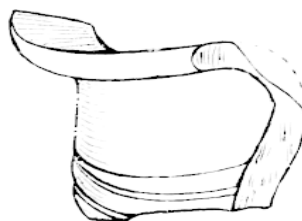


Fig. 20.

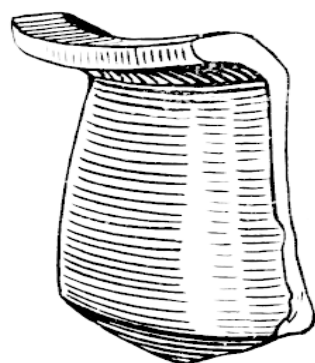


Fig. 21.

torique de l'Aspis, qui nécessitent, non l'emploi d'une matière spéciale, mais seulement l'application de quelques procédés techniques déterminés, dont la connaissance pouvait se répandre de proche en proche.

IV. La IV<sup>e</sup> classe comprend la vaisselle de terre claire à couverte rouge. Le lustre brillant de l'engobe n'est peut-être dû qu'à un polissage. Les fragments de cette espèce sont si peu nombreux qu'on ne peut guère se prononcer sur la forme des vases. La fig. 22 montre un fragment de coupe, dont l'anse présente une forme qui est caractéristique de beaucoup de vases de la V<sup>e</sup> classe; mais on trouve

(1) Wide, *Art. cité*, p. 398.

(2) Skias, *Ἐγγμ. ἀρχ.*, 1898, p. 51.

(3) *Excavat. at Phylakopi*, p. 154.

aussi des anses cylindriques. L'épaisseur des parois varie de 0<sup>m</sup>.005 à 0<sup>m</sup>.011. On sait que la poterie rouge à couverte lustrée est fréquente dans les restes de la première ville de Troie (1); l'exemplaire le plus beau trouvé à Troie a la même forme qu'une coupe d'or provenant du IV<sup>e</sup> tombeau royal de Mycènes (2).

Nous venons de décrire la vaisselle de terre dépourvue de décor et la poterie monochrome. Comme cette dernière reproduit des formes métalliques, et que les trois couleurs qu'elle affecte sont le noir, le gris et le rouge, on peut supposer que les céramistes avaient voulu imiter le bronze, l'argent et l'or.

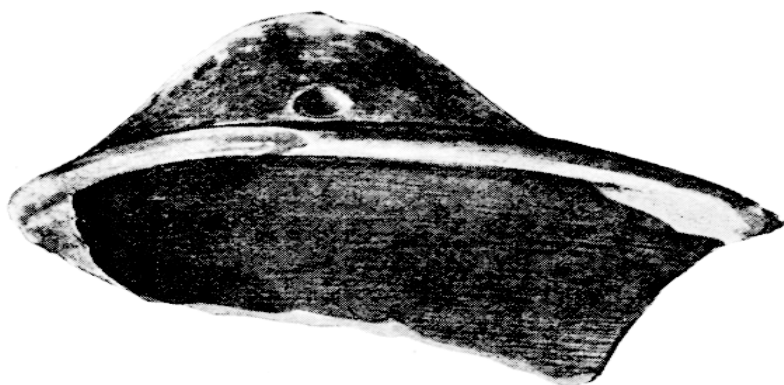


Fig. 22.

Il nous reste à parler maintenant de deux genres de poterie décorés d'après des principes différents.

V. Ce sont des vases peints au pinceau, que nous rangeons dans une V<sup>e</sup> classe. La matière en est une terre mêlée de petits éclats de pierre, d'un blanc qui tire souvent sur le vert et quelquefois sur le rouge; dure et bien cuite, elle est presque toujours couverte d'un engobe fin d'argile jaune pâle. L'épaisseur des parois varie de 0<sup>m</sup>.003 à 0<sup>m</sup>.01. Le couleur qui y est appliquée est un beau noir mat que la cuisson n'altère pas: tout au moins n'avons-nous souvenance que de deux fragments où elle semble avoir tourné

(1) *Troja und Ilion*, p. 246.

(2) *Même ouvrage*, p. 250, fig. 117.



au rouge. Le décor, très sobre, se compose uniquement de figures géométriques. Les vases ornés de la sorte sont très nombreux dans l'établissement préhistorique de l'Aspis. Ils appartiennent à différents types, dont quelques-uns seulement peuvent être reconstitués.

En premier lieu, nous mentionnerons les pithoi, représentés par quatre exemplaires à peu près complets, dont trois sont reproduits ici (fig. 23-25). Ce sont des jarres rela-



Fig. 23. -- Haut., 0m.35.

tivement petites, auxquelles un fond plat, mais de petit diamètre, donne une base plutôt instable. Il est donc à présumer qu'elles étaient à demi enterrées dans le plancher d'argile battue des maisons. Un indice confirmatif, c'est que la partie inférieure du vase, depuis la base jusqu'aux anses, est toujours laissée sans décor. Deux anses, perforées de trous verticaux et placées environ à la moitié de la hauteur, servaient à soulever le vase des deux mains. Le rebord est généralement évasé, plus rarement horizontal; en

FOUILLES D'ARGOS



Fig. 24. Haut., 0m.14.

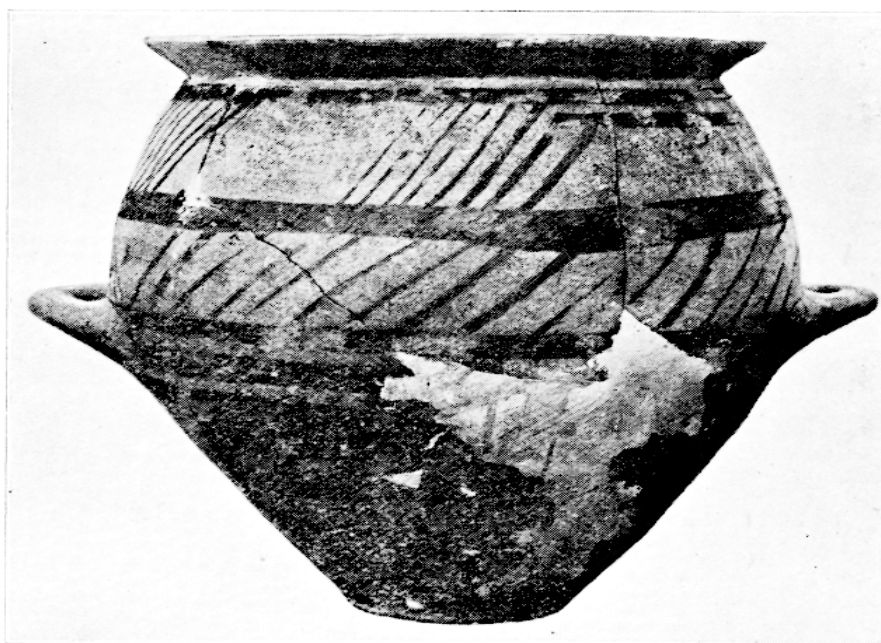


Fig. 25. Haut., 0m.325.

ce dernier cas, on y remarque souvent les trous par lesquels passait la ficelle servant à fixer le couvercle (fig. 26). Des jarres de terre offrant une ressemblance frappante avec celles de l'Aspis, tant pour la forme que pour la décoration, ont été trouvées par M. Staïs à Égine (1), dans les restes d'une maison préhistorique. Les pithoi provenant des couches prémycénienne de Mélos (2) présentent également des analogies remarquables avec ceux de l'Aspis.

Non moins fréquente que le pithos est la jatte à une ou deux anses percées d'un trou vertical. Nous n'en avons trouvé qu'un échantillon à peu près complet (fig. 27), lequel

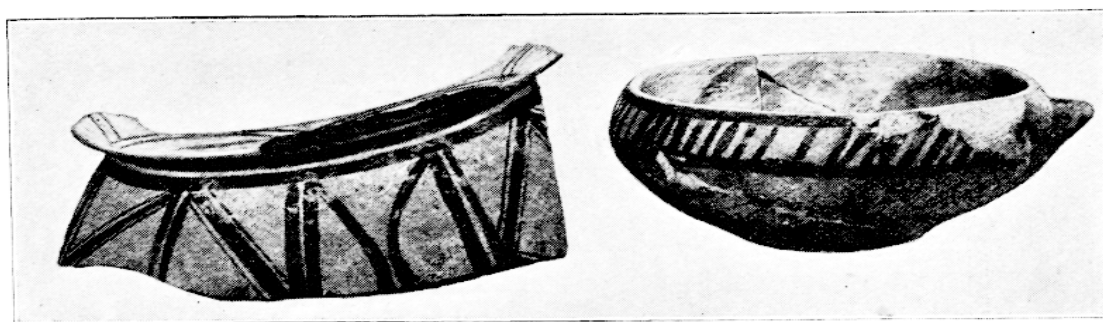


Fig. 26. — Larg., 0m.24.

Fig. 27. — Diam., 0m.22.

avait été façonné à la main. Les fragments reproduits par

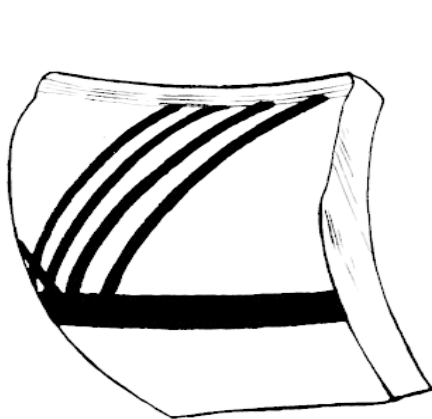


Fig. 28.

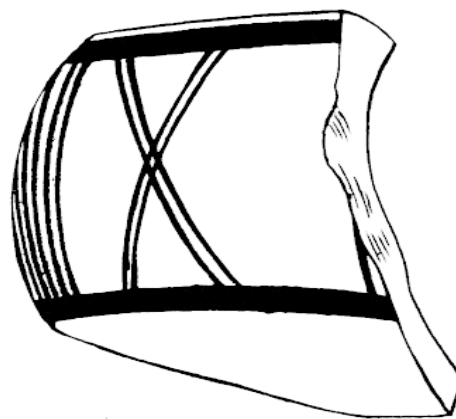


Fig. 29.

les fig. 28-30 doivent être attribués à des jattes de même

(1) *Ἐφημ. ἀρχ.*, 1895, pl. X, 1-4.

(2) *Excavat. at Phylakopi*, p. 96 suiv.

sorte. Tout autour de l'embouchure, court une bande de lignes verticales, obliques ou entrecroisées, bordée de deux lignes horizontales. Ce type de vase était très répandu en Grèce: des exemplaires tout pareils ont été trou-

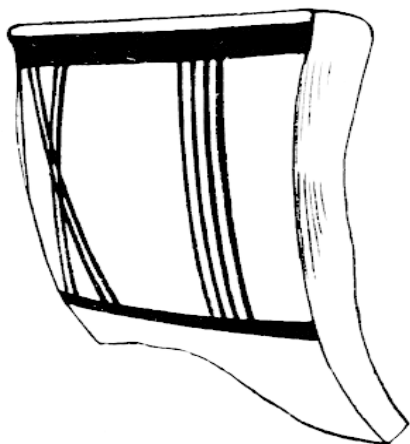


Fig. 30.

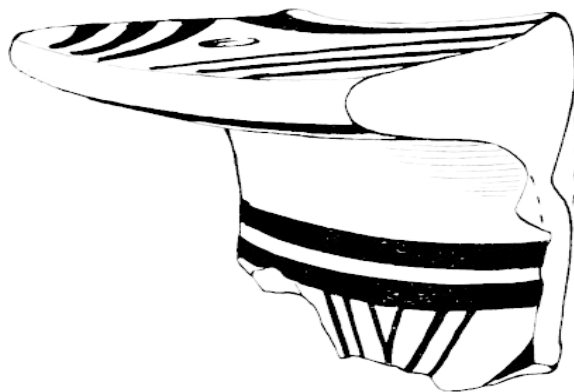


Fig. 31.

vés à Aphidna (1), à Égine (2), et, enfin, à Mélos (3), où ils sont ordinairement pourvus d'un bec.

La connaissance que nous avons de la poterie préhistorique de la Grèce continentale n'est pas encore assez complète pour nous permettre d'attribuer avec certitude tout fragment isolé à un type de vase de forme déterminée. Pour la poterie peinte d'une exécution finie, il est possible de fixer encore quelques autres formes. Mais, pour les vases peints de facture grossière autres que le pithos et la jatte, que nous avons étudiés à part, force nous est de nous borner à signaler les formes du rebord et des anses, ainsi que les principaux motifs décoratifs. Les fig. 31 et 32 montrent de larges rebords horizontaux, décorés, sur le plat, de lignes droites ou courbes. Sur la fig. 32, on distingue, au-



Fig. 32.



Fig. 33.

(1) *Athen. Mitth.*, 1896, pl. XV, 4-6.

(2) *Ἐφημ. ἀρχ.*, 1895, pl. X, 7.

(3) *Excavat. at Phylakopi*, p. 101 et 143.

tour de l'embouchure, le petit rebord saillant qui empêchait le couvercle de glisser. La figure 33 nous montre un rebord très légèrement accusé: on y voit une croix faite de lignes doubles, inscrite dans un demi-cercle; cette figure se place d'habitude au-dessus de l'anse. Les rebords évasés (fig. 34 et 35) ne sont pas moins fréquents que les rebords hori-



Fig. 34.



Fig. 35.

zontaux. Quelquefois, le rebord est orné, à l'intérieur, d'un cercle saillant et de quelque décor peint (fig. 36). L'anse



Fig. 36.

a le plus souvent la forme d'un appendice saillant, placé horizontalement et percé d'un trou vertical, tel qu'il est représenté sur la fig. 37 et tel qu'il se rencontre déjà dans la céramique de la première ville de Troie (1). La largeur

(1) *Troja und Ilion*, p. 217, fig. 102.

des anses de ce genre varie de 0<sup>m</sup>.06 à 0<sup>m</sup>.18. A côté, on rencontre aussi l'anse en forme de rouleau cylindrique, percée de deux petits trous verticaux (fig. 38); la largeur en varie de 0<sup>m</sup>.08 à 0<sup>m</sup>.11. L'imitation des vases de métal se trahit encore sur un fragment de vase, où le potier a imité dans l'argile les grosses têtes des rivets fixant les anses aux parois



Fig. 37.



Fig. 38.

des vases métalliques (fig. 39).



Fig. 39.

Le décor linéaire qui orne une partie de la surface extérieure des vases est d'une simplicité élémentaire. Il est

rare que le peintre céramiste abandonne les plus simples combinaisons de lignes droites pour aborder timidement le dessin curviligne. On trouve assez fréquemment une série de petits traits obliques parallèles, bordée de lignes droites (fig. 40). Sur le fragment 41, se voient des triangles quadrillés ou hachés de lignes

droites parallèles. Le fragment 42 est orné de deux cercles concentriques, motif qui paraît aussi sur les



Fig. 40.



Fig. 41.



Fig. 42.

pithoi d'Égine trouvés par M. Staïs. Remarquons, à ce propos, que le décor des vases d'Égine trahit un style un peu plus développé que celui des vases de l'Aspis. Le même genre de décor géométrique se rencontre aussi, parvenu à une plus grande maturité encore, sur un grand vase préhistorique trou-

vé à l'Acropole et conservé au Musée National d'Athènes.

Dans un établissement primitif tel que celui que nous étudions, la poterie fine est naturellement beaucoup plus rare que la vaisselle ordinaire. Il semble que ce soit surtout des coupes à boire qu'on ait soigné la forme et le décor. La fig. 43 représente un vase d'une forme particulière: on dirait une petite corbeille à ouvrage (*záλαθος*). Les deux petites anses verticales font pièce avec le rebord

du vase. Si l'on fait abstraction d'un damier placé autour du rebord et d'un cercle noir qui borde la base, tout le reste du champ n'est décoré que de quelques gerbes divergen-

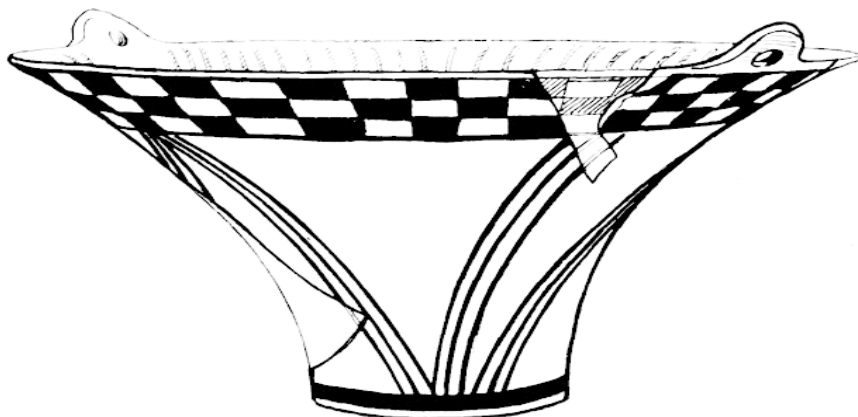


Fig. 43.

tes, formées chacune de trois fines lignes courbes. Sur le rebord intérieur, se trouve une série de languettes noires verticales; sur le fond, du côté extérieur, une espèce de roue (fig. 44). Les figures 45 et 46 représentent des frag-

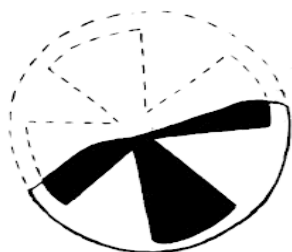


Fig. 44.



Fig. 45.

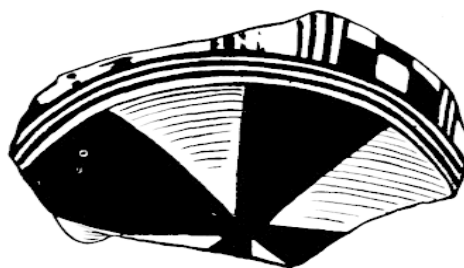


Fig. 46.

ments de vases du même type. Sur les parois du premier vase, des bandes verticales, de largeur inégale, composées de rangées horizontales de losanges, et bordées, à droite et à gauche, de deux lignes parallèles, alternaient avec des triangles remplis de losanges ou hachés de droites parallèles, et bordés de trois lignes. Ce décor rappelle celui de



certaines vases de Chypre (1). Sur le fond est un damier. Les parois du second vase étaient décorées de damiers placés verticalement; sur le fond, une roue entourée de quatre cercles concentriques. Les bordures peintes des fragments 47-49 ont pour motif de décor des losanges et

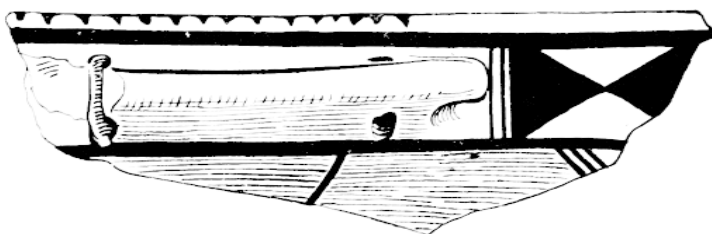


Fig. 47.

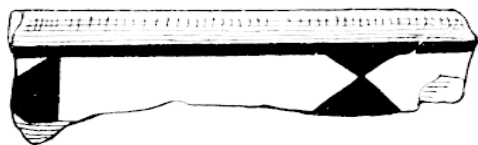


Fig. 48.

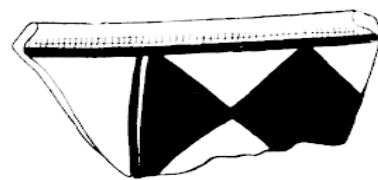


Fig. 49.

des demi-losanges affrontés par les pointes. Les fragments

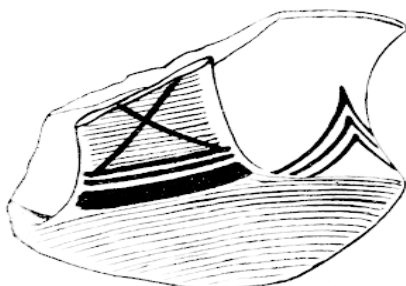


Fig. 50.

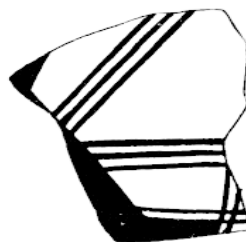


Fig. 51.



Fig. 52.

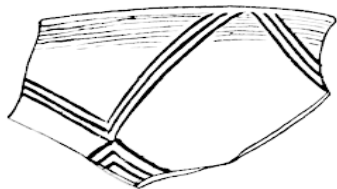


Fig. 53.

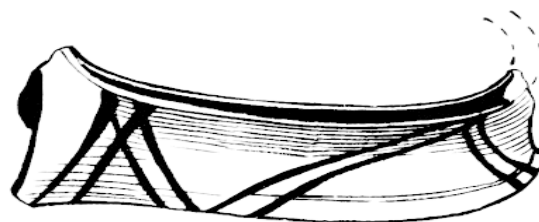


Fig. 54.

50-55 appartiennent à de petites coupes à boire, rappelant

(1) Pottier, *Vases antiques du Louvre*, A, 111; *Excavat. at Phylakopi*, p. 158, fig. 148.

le type de celles de la III<sup>e</sup> classe. Le fragment 53, qui n'a que 0<sup>m</sup>003 d'épaisseur, est ce que nous avons trouvé de plus achevé en fait de poterie peinte.

A lui seul, il suffirait à attester l'existence d'une technique capable d'exécuter l'ouvrage le plus fin, et, partant, d'une civilisation relativement avancée. N'est-il pas permis de dire que les potiers mycéniens ne surpassaient pas ceux de l'Aspis en habileté?



Fig. 55.

On a souvent affirmé que la céramique géométrique postérieure à l'époque mycénienne est fille de la poterie à décor géométrique de l'époque prémycénienne (1). L'existence d'un intervalle de mille ans entre les deux styles qu'on veut rapprocher de la sorte n'est pas faite, paraît-il, pour effrayer les défenseurs de l'hypothèse. En quoi, cependant, consiste la ressemblance que l'on prétend remarquer entre la vaisselle prémycénienne et les produits céramiques dits du Dipylon? On accordera qu'elle n'est ni dans les formes ni dans la technique. Mais, à les bien considérer, elle n'est pas davantage dans les motifs du décor. En effet, si ceux-ci sont géométriques dans l'une et dans l'autre catégorie, c'est là un caractère commun à toute poterie primitive. Le fait saillant, c'est que le style de la décoration linéaire est, ici et là, foncièrement différent. Le potier prémycénien aime le décor sobre, consistant en quelques traits fins, habilement répartis sur la surface du vase, en quelques figures isolées dans le champ; au contraire, les potiers de l'époque du Dipylon s'appliquent bravement à charger toute la surface de leurs vases de petits dessins maladroits. Le premier est naturellement artiste; les seconds ne le sont que très peu au début. Nous ne nions certes pas que la céramique prémycénienne puisse avoir

(1) Wide, *Ath. Mitth.*, 1896, p. 402 suiv.; Edgar, *Excavat. at Phylakopi*, p. 106.

exercé une influence lointaine sur celle du Dipylon par l'intermédiaire de l'art mycénien; mais quant à admettre une filiation plus directe, en passant par dessus l'art mycénien importé du dehors, nous nous déclarons résolument sceptique.

VI. La VI<sup>e</sup> classe comprend des fragments de vases de terre, de couleur grise ou quelquefois noire à la façon du bucchero, dont la surface extérieure est couverte tout entière de grossières incisions en *arêtes de poisson* (fig. 56). L'anse représentée par la fig. 57 est le plus beau spécimen du genre. A partir du point où les incisions finissent, elle est ornée de bandes horizontales alternativement rouges et noires.

Un seul petit débris de poterie de couleur noire mate, décorée de petits pois blancs, vau

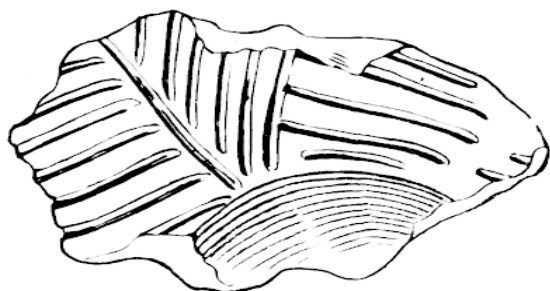


Fig. 56.

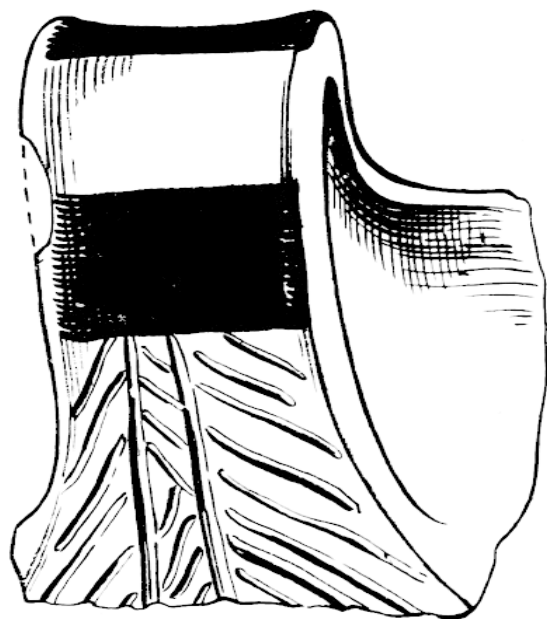


Fig. 57.

la peine d'être noté à part, vu qu'il appelle la comparaison avec la poterie prémycénienne de Crète, dite de Karmarès.

Si l'on considère l'abondance relative des fragments, les six classes que nous avons distinguées se rangent dans l'ordre suivant: I, V, II, III, VI, IV.

C'est à dessein que nous avons omis de signaler les ressemblances frappantes qui existent entre les vases que nous venons de décrire et la vaisselle découverte à Orcho-

mène (1) et à Cnossos (au-dessous du grand palais). Jusqu'au jour de la publication définitive des fouilles récentes, il vaut mieux s'abstenir de ces comparaisons. D'ailleurs, l'ensemble des analogies indiquées plus haut suffit à assigner à la poterie de l'Aspis sa place dans l'histoire de la céramique. C'est elle qui précède immédiatement, en Argolide, la poterie mycénienne. Voici quelques-unes des observations sur quoi se fonde cette opinion.

Si l'on compare la poterie de l'Aspis, et, en général, la poterie de même type trouvée sur le continent grec, avec celle de Troie, il nous paraît que c'est avec la céramique de la première ville qu'elle présente les analogies les plus remarquables. En dehors de celle-ci, il n'y a guère qu'avec la poterie de la VI<sup>e</sup> ville que nous aurions à noter quelques rapprochements. La poterie des couches II-V de Troie forme une masse homogène qui n'a guère de rapports avec celle du premier établissement. N'en déplaise aux archéologues qui éludent volontiers les questions ethnographiques, dont l'étude s'impose cependant à tout instant, nous pensons qu'un pareil état de choses prouve que la population des couches II-V était différente de celle de l'établissement primitif. On a eu beau constater à Troie la survivance de certains genres de poterie de la première ville au début de la seconde (2) : pareille découverte, quelque intéressante qu'elle soit, n'est pas pour ébranler notre conviction en cette matière. Tout changement de civilisation en un endroit donné comporte des transitions de ce genre, qui s'expliquent par le fait que les survivants de la population vaincue deviennent les sujets du peuple vainqueur. Nous croyons aussi, pour notre part, à une affinité de race entre les premiers habitants de la Troade et ceux de la Grèce préhistorique, étant donnée la similitude de leurs produits céramiques. Cependant, quelles

(1) Schliemann, *Orchomenos*, p. 40 suiv.

(2) H. Schmidt, *Schliemann's Sammlung trojanischer Altertümer*, p. XIII.

que puissent être les opinions particulières sur ce dernier point, il est bien évident qu'au moment de sa destruction, la première ville d'Ilion n'était encore parvenue qu'à un degré de civilisation inférieur à celui que nous constatons à Argos. La poterie monochrome de Troie, tout en ayant déjà, comme celle de l'Aspis, un lustre et comme un émail remarquablement beau, est façonnée avec moins de régularité; les formes qu'elle affecte sont aussi plus primitives. La poterie peinte, si répandue à Argos, est assez mal représentée dans la céramique de la première ville de Troie (1). Schliemann admettait que l'emploi du tour était déjà connu dans la première ville, bien que la grande masse des fragments de poterie appartînt à des vases faits à la main. Son opinion est aujourd'hui contestée par M. Hubert Schmidt. Non pas que les nouvelles fouilles, entreprises après la mort de Schliemann, aient permis à M. Schmidt de contrôler efficacement les observations de celui-ci: c'est par la force du raisonnement qu'il croit pouvoir éliminer et attribuer à la céramique de la VI<sup>e</sup> ville les vases faits au tour que Schliemann assignait à la première. La question est difficile à juger pour qui n'a pas en mains toutes les pièces du procès. Est-il inadmissible que la céramique de la VI<sup>e</sup> ville ait avec celle de la première certaines analogies? Quoi qu'il en soit, nous croyons que les arguments allégués par M. Schmidt à l'appui de sa thèse ne sont pas assez démonstratifs (1). Il faut se garder d'exagérer l'antiquité relative du premier établissement de Troie. M. Brückner a vu dans celui-ci une petite ville de l'époque néolithique (2); mais la comparaison avec les trouvailles de Cnossos, qui remontent jusqu'au véritable néolithique, prouve que la civilisation des premiers habitants de Troie appartient déjà à l'époque de bronze (3); et, au surplus, c'est là un fait qui se peut démontrer, sans avoir recours à la com-

(1) *Troja und Ilion*, p. 252.

(2) *Même ouvrage*, p. 244 suiv.

(3) *Même ouvrage*, p. 549.

paraison avec d'autres champs de fouilles(1). Or, nous avons peine à croire que le tour de potier, instrument si simple et d'une utilité si élémentaire, fût totalement inconnu, à ladite époque, dans une ville comme Troie, dont la situation favorisait les échanges commerciaux avec le monde égéen. La même question se pose à Mélos. M. Edgar penche à croire que les potiers préhistoriques de l'île n'employaient pas le tour, sous quelque forme que ce fût (2). Plusieurs vases de Mélos n'en portent pas moins, — c'est M. Edgar lui-même qui en fait la remarque —, les traces évidentes du mouvement rotatoire qui leur a été imprimé. Or, comment expliquer cette rotation, si le vase n'était pas monté sur le tour? Est-il probable que les potiers de ces époques lointaines aient connu des instruments de travail dont nous n'aurions nulle notion (3)? Au surplus, quoi qu'il faille penser de l'emploi du tour, on demeurera d'accord que la poterie de l'Aspis, en raison de son haut degré de développement, est bien postérieure en date à celle de la première ville de Troie, avec laquelle elle a, d'ailleurs, en commun quelques caractères fondamentaux.

Pour Mycènes, nous avons noté les analogies frappantes qui existent entre certains vases de l'Aspis et d'autres vases semblables, que Schliemann a retirés des grands tombeaux à fosse. Ces tombeaux étant des sépultures royales, le contenu en est naturellement plus riche et plus beau que le mobilier ordinaire des maisons de la même époque. Mais, même en tenant compte de cette différence, il faut admettre que la céramique de l'Aspis est antérieure aux tombeaux à fosse de Mycènes: autrement, sur les milliers de fragments de poterie peinte provenant de l'Aspis, il s'en trouverait bien quelques-uns ornés de volutes ou de motifs empruntés au monde animal ou végétal. Ceci nous amène à assigner à l'établissement de l'Aspis la

(1) *Excavat. at Phylakopi*, p. 242, n. 1.

(2) *Excavat. at Phylakopi*, p. 94.

(3) Cf. Tsoundas, *Ἐργα. ἀρχ.*, 1898, p. 181.

date approximative de 2000 ans avant notre ère. Il se peut que cette date doive être reculée considérablement pour les commencements de l'établissement; mais il n'est guère possible qu'elle doive être avancée de beaucoup pour sa fin.

La comparaison avec la poterie de Mélos nous conduit à adopter la même date de l'an 2000 ou du troisième millénaire. La poterie préhistorique de Mélos se date d'après celle de la Crète (1), à laquelle elle est apparentée de très près, et qu'une série de synchronismes permet de dater elle-même d'après la chronologie égyptienne (2). Il est clair que les résultats positifs obtenus en Crète doivent fournir le point de départ pour établir la chronologie de toute la poterie préhistorique de Grèce; mais les fouilles de Cnos-sos n'ont pas seulement permis de déterminer la date absolue de telle ou telle catégorie d'objets: elles ont fixé la chronologie relative du style décoratif en Grèce, depuis le commencement de la civilisation jusqu'au début de l'époque historique. Cnossos, en effet, est le premier champ de fouilles où l'on remonte, graduellement et directement, jusqu'à la culture de l'époque néolithique. M. Duncan Mackenzie, en insistant sur l'importance capitale de cette découverte, en a conclu à bon droit que la civilisation préhistorique de Crète est tout entière l'œuvre de la race indigène, restée pure jusqu'à cette invasion étrangère qui coïncide avec l'apparition de la poterie mycénienne à couverte lustrée. Il est juste de dire que quelques savants avaient pressenti la vérité en cette matière (3), mais la preuve n'a été faite que par les fouilles de M. Evans. La question des origines helléniques, hier encore si obscure et déclarée insoluble par un maître tel que Eduard Meyer (4), se trouve ainsi résolue dans ses grandes lignes.

(1) Mackenzie, *Excavat. at Phylakopi*, p. 241 suiv.

(2) Cf. Flinders Petrie, *Methods and aims in archaeology*, p. 141-168.

(3) Furtwängler, *Antike Gemmen*, III (préface).

(4) *Gesch. des Alterth.*, II, p. 126.

Il y a eu, en Argolide, un autre établissement prémycénien, dont les restes, découverts depuis longtemps, n'ont pas été examinés jusqu'à présent avec l'intérêt qu'ils méritent. C'est l'agglomération de maisons préhistoriques située au-dessous des fondations du palais mycénien de Tirynthe. La poterie trouvée là par Schliemann a été déposée, paraît-il, au petit musée de Charvati, aujourd'hui inaccessible au public. Une description passablement détaillée, mais dépourvue d'illustrations, en a été insérée dans l'ouvrage de Schliemann sur Tirynthe. Si nous ne nous sommes pas servi plus tôt des observations faites à Tirynthe pour dater les vases de l'Aspis, c'est qu'aujourd'hui elles ne peuvent malheureusement plus être contrôlées. Cependant, ayant une fois établi par d'autres moyens la chronologie relative de la poterie de l'Aspis, il nous sera permis de noter ici les analogies qui paraissent exister entre celle-ci et la céramique de la première couche de Tirynthe. On y a notamment rencontré :

1° Des vases à saillies horizontales perforées verticalement (1) (cf. notre fig. 37).

2° « De gros et nombreux fragments de vases faits à la main, dont la pâte est très impure et d'un jaune grisâtre. L'argile a une épaisseur d'environ 7 millimètres. Avant la cuisson, ces vases ont été plongés dans une solution d'une argile jaune clair et ils ne sont quelque peu polis qu'à la surface externe. Ils sont décorés d'ornements linéaires fort variés, dessinés souvent en spirale, et d'une nuance noire ou violette très grossière... » (2). Cette description répond à notre poterie peinte de facture grossière, exception faite pour le motif de la spirale qui manque sur l'Aspis.

3° « Des jattes façonnées à la main, à rebord saillant, faites d'une pâte gris-jaune, impure ; avant la cuisson, elles ont été plongées dans une solution d'argile noire, de sorte

(1) Schliemann, *Tirynthe*, p. 54.

(2) *Ibid.*, p. 66.



qu'elles ont revêtu cette couleur à l'intérieur et à l'extérieur » (1).

4° Des vases façonnés à la main, d'une fine pâte rouge. « Sur le même exemplaire, l'épaisseur de l'argile varie de 1 à 4 millimètres; des bandes décoratives, composées de 15 à 17 lignes parallèles et tracées en creux, les ceignent. Avant la cuisson, ces poteries ont été plongées dans une fine solution d'argile noire; elles ont été polies plus d'une fois, de sorte qu'en dedans et en dehors elles sont d'un noir luisant » (2). Nul doute qu'il ne s'agisse ici de différentes espèces de bucchero.

En résumé, l'établissement primitif de Tirynthe connaissait, comme celui de l'Aspis, le bucchero, la poterie peinte à décor linéaire et les vases à anses perforées verticalement.

L'étude de la poterie suffisant pour assigner à l'établissement préhistorique de l'Aspis une date approximative, nous avons omis de parler jusqu'à présent des autres menus objets qu'on y a trouvés et dont voici la description.

*Terre-cuite.* -- La fusaïole, la bobine et le poids de métier (fig. 58), qui se rencontrent très fréquemment, supposent le travail de la laine. La fusaïole en forme de cône tronqué représentée par la fig. 59 est ornée de petits traits incisés; celle de la fig. 60 est de forme len-

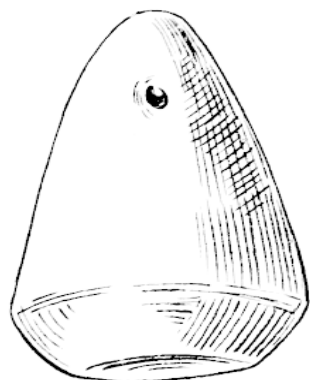


Fig. 58.



Fig. 59.

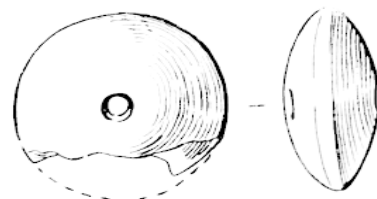


Fig. 60.

ticulaire. Une seule des bobines (fig. 61) est ornée, sur une

(1) *Ibid.*, p. 66.

(2) *Ibid.*, p. 65.

de ses faces, d'une rosette imprimée dans l'argile. Il est fort singulier de rencontrer la rosette à l'époque prémycénienne; c'est pourquoi l'on conservera peut-être des doutes sur l'appartenance de cette bobine à la maison préhistorique où elle a été trouvée. Il ne faut pas, en effet, perdre de vue que les fondations des murs préhistoriques plongent à une si petite profondeur au-dessous du sol qu'un objet isolé de date postérieure a très bien pu y pénétrer par hasard; or, l'on sait que les Argiennes, à l'époque classique, se servaient encore de bobines de terre-cuite de forme identique. L'usage du petit objet représenté par la fig. 62 ne nous est pas connu.



Fig. 61.

Les premiers habitants de l'Aspis avaient leurs idoles, toutes féminines, et d'un type extrêmement primitif (fig. 63 et 64). Les yeux y sont figurés par des boulettes de terre



Fig. 62.



Fig. 63.



Fig. 64.

appliquées des deux côtés de la proéminence informe qui représente la tête. La terre-cuite représentée par la fig. 65 rappelle déjà, par son grand collier, par ses boucles d'oreille et par l'ornement appliqué sur l'épaule, un type d'idole répandu dans tout le Péloponnèse à l'époque archaïque. Malgré sa



Fig. 65.

ressemblance avec les idoles postérieures, nous la considérons, elle aussi, comme contemporaine du premier établissement de l'Aspis. Nos observations confirment ici le jugement de M. Waldstein et de ses collaborateurs, qui attribuent à l'époque prémycénienne les idoles toutes pareilles trouvées à l'Héraion(1).

La fig. 66 représente un fragment d'un objet rectangulaire, décoré sur quatre faces de petits losanges en creux, et de traits incisés sur celle de ses extrémités qui est conservée. C'est une espèce de sceau ou d'amulette. M. Wolters pense que les sceaux ronds trouvés à Troie servaient à imprimer des figures en couleur sur la peau (2). On pourrait songer également à des figures qu'on aurait imprimées sur la croûte des pains, au moment de la cuisson. Pour la forme, on comparera deux objets analogues en pierre, trouvés par Dümmler dans les Cyclades (3), et un objet provenant de Troie (4).

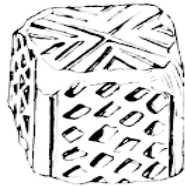


Fig. 66.

*Pierre.* — La fusaïole représentée par la fig. 67 est un exemplaire unique. Deux fragments de petits vases en pierre bleue (fig. 68) sont d'un travail soigné. On sait que cette forme de vase, en pierre et en terre-cuite, est com-

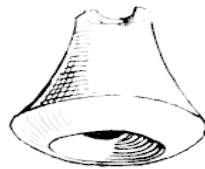


Fig. 67.

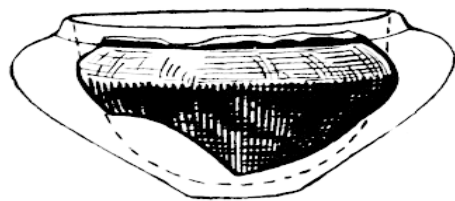


Fig. 68.

mune en Crète. La pierre dure servait aux habitants de

(1) Waldstein, *The Argive Heraeum*, I, p. 42-47.

(2) Schmidt, *Schliemann's Sammlung trojanischer Altertümer*, p. 353.

(3) *Ath. Mitth.*, 1886, Beilage 1, n° 1 et 2.

(4) Schliemann, *Ilios*, fig. 1215-1217.

l'Aspis à fabriquer des haches (fig. 69: hache de diorite), des marteaux, et ces boules grossières, avec lesquelles on concassait le grain sur des pierres légèrement concaves et dont on a trouvé de nombreux exemplaires. On rencontre surtout des outils en diorite et en trachyte.

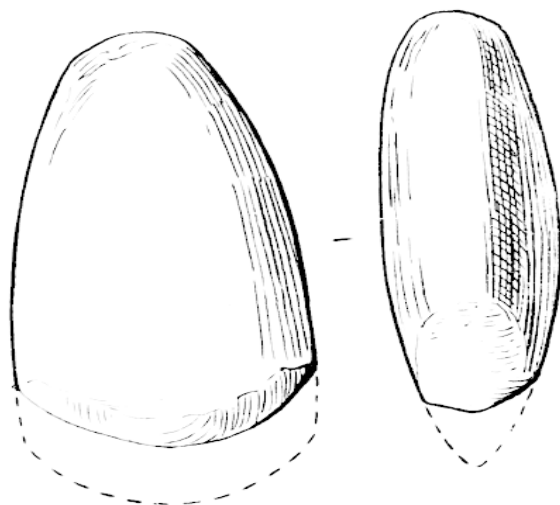


Fig. 69.

L'usage de l'obsidienne de Mélos (1), qui servait à tailler des pointes de flèches et des couteaux, paraît avoir été très commun sur l'Aspis. On rencontre déjà l'obsidienne dans les maisons de la première ville de Troie (2).

*Os.* — On a trouvé des cornes de cerf, des défenses de sanglier, des os ayant servi de couteaux, une pointe ayant servi d'aiguille.

*Plomb.* — Le plomb servait à raccommoder la vaisselle cassée. La même pratique a été constatée à Tirynthe (3), à Aphidna (4), à Mélos (5), à Syros (6) et ailleurs.

*Bronze.* — Nos fouilles n'ont fourni qu'un seul objet en bronze, un couteau, que reproduit la fig. 70. Mince, effilée, d'ailleurs élimée par l'usage, la lame présente cette particularité d'être recourbée à son



Fig. 70.

(1) Bosanquet, *Excavat. at Phylakopi*, p. 216-223.

(2) *Troja und Ilion*, p. 323.

(3) Perrot-Chipiez, *Hist. de l'art*, VI, p. 482.

(4) Wide, *Art. cité*, p. 398.

(5) *Excavat. at Phylakopi*, p. 192 et 36, pl. XL, 21.

(6) Tsoundas, *Ἐφημ. ἀρχ.*, 1899, p. 126.

extrémité supérieure. A l'autre bout, où elle s'élargit, elle est percée de cinq trous pour être clouée à un manche de bois ou d'os. Le métal a été examiné dans le laboratoire de chimie dirigé par M. Othon Rhousopoulos à Athènes. Voici les résultats de l'analyse :

	1ère expérience	2ème expérience	moyenne
Étain	9.80	10.01	9.905
Cuivre	86.99	87.12	87.055
	96.79	97.13	96.96

Si l'on tient compte de ce fait que les fragments analysés étaient quelque peu oxydés, on conclura que l'étain a été mélangé au cuivre dans la proportion de un sur dix. Un couteau de bronze de même forme a été retiré par M. Tsoundas (1) des ruines d'une tour de la ville prémycénienne qu'il a découverte en l'île de Syros. Tous les autres objets trouvés au même lieu sont prémycénien; le couteau seul a été assigné par M. Tsoundas à l'époque mycénienne, parce qu'il a été découvert à 0<sup>m</sup>·40 au-dessus du sol prémycénien, entre les pierres tombées des murs de la tour. D'autres couteaux en bronze, de forme identique, ont été trouvés par Schliemann dans la première ville de Troie. A la vérité, la présence d'objets de métal dans le plus ancien établissement de Troie a été mise en doute par M. Götze (2); mais, pour contester les assertions de Schliemann à cet égard, il use d'une argumentation entachée, à notre sens, d'un défaut de méthode. La question est de celles qui méritent d'être examinées à fond. Voici un résumé du raisonnement que nous incriminons. Les objets de métal, notés par Schliemann comme provenant de la première couche du terrain, sont éliminés par M. Götze, les uns, parce qu'ils ressemblent à des objets trouvés dans d'autres couches,

(1) *Ἐφημ. ἀρχ.*, 1899, p. 121.

(2) *Troja und Ilion*, p. 324 suiv. M. Götze réclame d'ailleurs, à la page suivante, de nouvelles fouilles pour confirmer les résultats non encore entièrement assurés auxquels il pense être arrivé.

les autres, parce qu'ils ne sont pas d'une forme assez nettement caractérisée pour n'avoir pas pu appartenir aux époques suivantes. Une aiguille d'argent et un moule à petits objets en bronze sont rejetés, parce qu'il résulte d'autres données, consignées dans les ouvrages de Schliemann lui-même, qu'à l'époque où ils furent trouvés, on n'avait pas encore atteint le terrain premier. Or, ce qu'il importerait de savoir, ce n'est pas si, au jour donné, on était parvenu jusqu'au terrain vierge, mais bien jusqu'à la première couche de décombres. Il ressort des notes de Schliemann (1) que le moule, — car, pour l'épingle, on n'a pas d'indications aussi précises —, a été trouvé à 14<sup>m</sup> de profondeur. Qu'on examine maintenant les différentes coupes de la colline d'Hissarlik publiées par M. Dörpfeld (2): on y verra qu'avant la fouille, l'élévation de la colline au-dessus du roc ne dépassait guère 15<sup>m</sup>. Le moule aurait donc été trouvé à 1<sup>m</sup> au-dessus du roc. Or, il résulte de photographies prises pendant les travaux (3) que les décombres de la première couche ont bien 2<sup>m</sup> de haut. Quelle que soit donc la valeur qu'on puisse attribuer en général au témoignage de Schliemann, il nous faut reconnaître que, sur le point qui nous occupe, le grand explorateur n'est pas en contradiction avec lui-même. Un autre objet encore, un bracelet, est éliminé par M. Götze, parce qu'une nouvelle analyse a révélé qu'il était de bronze, et non de cuivre pur, comme le croyait Schliemann, . . . et que celui-ci, s'il avait mieux connu la composition du métal, eût sans doute hésité à attribuer l'objet à la première couche! Une lame de cuivre dorée, enfin, est rejetée, parce que la civilisation de la première ville serait trop primitive pour qu'on y connût la dorure. Mais que pouvons-nous en savoir? Ne doit-on pas, en bonne logique, juger de l'état de civilisation des habitants d'après les trouvailles? D'ailleurs, en admettant même

(1) *Trojanische Alterthümer*, p. 62.

(2) *Troja und Ilion*, pl. VIII.

(3) *Ibid.*, fig. 8.

qu'aucun artisan n'eût pratiqué la dorure parmi les premiers habitants de la Troade, ceux-ci ne pouvaient-ils avoir acquis, par la voie du trafic, une pièce de métal doré? Puisque l'obsidienne leur venait de Mélos, quelques échantillons des produits de l'Asie et de l'Égypte ne pouvaient-ils arriver jusqu'à eux? Faut-il rappeler qu'à l'époque antérieure à l'avènement de la I<sup>re</sup> dynastie en Égypte, la Méditerranée était déjà sillonnée par des vaisseaux à soixante rames? Restent enfin deux couteaux de bronze et un fragment d'un troisième (1); à ces découvertes aucun des arguments cités plus haut ne peut être opposé. L'auteur le reconnaît, mais il ne s'en refuse pas moins à l'évidence, et conclut en disant que les couteaux de bronze ne pourront être assignés à la première ville que si l'on démontre préalablement par des raisons indiscutables que ses habitants connaissaient le métal. Il semble que ce soit demander l'impossible. Et cependant la preuve peut être faite dans les limites tracées par l'auteur lui-même. Il y a, parmi les vases que l'on s'accorde à attribuer à la première couche, une coupe sur pied haut, à anses plates, imitant évidemment le métal (2), ce qui n'a d'ailleurs pas échappé à l'attention de M. Schmidt (3). En présence de ce fait, comment peut-on mettre en doute que les habitants de la première ville de Troie connussent le métal?

Dans l'étude qui précède, on n'a pas tenté de diviser les objets en groupes d'après la profondeur à laquelle chacun d'eux a été trouvé. Il nous reste à expliquer maintenant pourquoi nous avons renoncé à chercher à établir une distinction entre la poterie plus ancienne et la poterie plus récente, étant donné que nous avons trouvé, à l'est de la chapelle St Élie, les fondations superposées de deux

(1) Schliemann, *Ilios*, fig. 117-119; *Troja und Ilion*, fig. 260; Schmidt, *Schliemann's Sammlung*, nos 6189-6191.

(2) *Troja und Ilion*, fig. 117.

(3) Schmidt, *Schliemann's Sammlung*, n° 161.

groupes de constructions successives. En dessous des fondations des maisons d'époque classique, que l'on rencontre presque à fleur de terre en cet endroit, se trouve une couche, non de décombres, mais de terre, épaisse de 0<sup>m</sup>.40 à 0<sup>m</sup>.50. Elle renferme des débris de terre-cuite appartenant, à parts égales environ, aux couches supérieure et inférieure, et, en outre, quelques rares tessons géométriques et mycéniens à couleur lustrée: un fragment d'un vase archaïque, où se trouve représenté un dauphin (fig. 71), a été découvert après la fouille dans l'amas des déblais. On rencontre ensuite les murs d'un groupe de mai-



Fig. 71. — Larg., 0<sup>m</sup>.115.

sons préhistoriques, puis, *immédiatement en dessous*, ceux d'un autre groupe de maisons, lesquelles sont orientées un peu différemment. Sur la photographie reproduite ci-contre (fig. 72), le mur construit en pierres brutes posées debout et faisant face au spectateur appartient à la couche préhistorique supérieure; le petit mur contre lequel s'appuie le personnage assis appartient à la couche inférieure. L'état



du terrain étant tel, il était clair que la seconde ville préhistorique avait succédé à la première sans intervalle de temps d'une durée appréciable. Dès lors, deux hypothèses se présentaient: ou bien la ville avait été conquise par un autre peuple, qui s'y était fixé à demeure: en ce cas, on devait s'attendre à constater un changement marqué dans les produits céramiques: — ou bien elle avait été rebâtie par ses habitants mêmes: en ce cas, le développement de leur art céramique ne devait pas avoir été trou-



Fig. 72

blé. Pendant la fouille même, on n'a pu séparer les trouvailles des deux couches, parce que l'existence même de couches superposées en cet endroit n'est devenue apparente qu'une fois l'exploration finie. A l'avenir, lorsque les travaux seront repris dans les alentours, on pourra songer à recueillir séparément les objets de chacune des couches, encore que la ligne de démarcation soit rarement facile à tracer entre elles. Cependant, on a pu user dès à présent de certains moyens de contrôle efficaces. D'abord, il a été constaté que les six classes de poterie décrites ci-

dessus se rencontrent toutes dans toutes les parties de la fouille, c'est à dire également bien là où il y a deux couches et là où il n'y en a qu'une. Ensuite, on a pu, en un endroit déterminé, examiner à part la poterie de la couche inférieure. En dessous du mur de fondation de la couche supérieure représenté sur la fig. 72, s'étend un plancher d'argile battue, qui appartient, par conséquent, à une maison de la couche inférieure (1): dès lors, les vases trouvés en dessous du plancher doivent appartenir sûrement à cette même couche. Or, l'examen des terres situées en dessous du plancher, examen que nous entreprîmes en décembre 1902 en compagnie de notre ami M. Strÿd, nous permit de réunir des échantillons de cinq classes de poterie préhistorique sur les six qu'on rencontre sur l'Aspis: seule, la poterie incisée de la VI<sup>e</sup> classe (qui est d'ailleurs rare partout) ne s'est pas rencontrée ce jour-là. En présence de ce résultat, il n'y a pas à douter que la civilisation des deux établissements successifs n'ait été identique. La ville, après avoir été ruinée par le feu ou par l'ennemi, a donc été reconstruite par ses anciens habitants eux-mêmes. Il reste évidemment possible, il est même hautement probable que la poterie de l'Aspis présentait un type plus développé à la fin du second établissement qu'au commencement du premier; mais il faut renoncer, quant à présent, à établir des distinctions aussi minutieuses.

(A suivre)

WILHELM VOLLGRAFF

---

(1) C'est M. Dörpfeld qui a eu la bienveillance de nous signaler l'existence de ce plancher et son importance pour l'étude de la poterie. Nous lui en exprimons ici toute notre reconnaissance.